



DEPARTEMENT DE RECHERCHE SUR LES MENACES CRIMINELLES CONTEMPORAINES

**Vocabulaire du
décèlement précoce :
glossaire raisonné de
30 mots et concepts**

Décembre 2005

Xavier Raufer
xr@drmcc.org

Vocabulaire du décèlement précoce :

glossaire raisonné de 30 mots et concepts

Sous le signe d'Arès

Introduction - Les idées sont des armes

- 1 – Bataille, espace, temps
- 2 - Champ préalable d'inspection
- 3 – Chaos, chaos mondial, guerre chaotique
- 4 - Commencement
- 5 - Conformité
- 6 - Danger surgissant
- 7 - Décèlement précoce
- 8 - Diagnostic
- 9 – Dissonance cognitive
- 10 - Eclosion
- 11 - Expert, expérience
- 12 - Figures dangereuses du chaos Mondial
- 13 - Fixation
- 14 - Flux criminels (forces, effets)
- 15 - Flux tendu et urgence
- 16 - Habituel (par rapport à proche)
- 17 - Hybrides
- 18 - Information (société de l'...), ses maladies
- 19 – Menaces présentes du monde réel
- 20 - Monochromie
- 21 - Nommer
- 22 - *Nomos* de la terre
- 23 – Nouvelles, nouveau, nouveauté
- 24 - Oubli du crime
- 25 - Passé (par rapport à initial)
- 26 - Pensée non-linéaire
- 27 – Principe

28 - Savoir-qui-present (le possible comme essence)

29 - Vases communicants

30 – Zones grises

Sous le signe d'Arès

Dans l'ancienne Grèce, Arès s'oppose à Athéna : « *Bien que déesse de la guerre, elle n'aime pas les batailles comme Arès... Elle est heureuse quand elle peut faire cesser une querelle ou soutenir le droit par des moyens pacifiques. En temps de paix, elle ne porte pas d'armes... Elle possède une meilleure connaissance de la stratégie qu'Arès et les sages capitaines s'adressent toujours à elle quand ils ont besoin d'un conseil.* »

Arès, lui, est le dieu de la mort violente et du crime. Il s'enivre des émeutes, des guérillas, du chaos sanglant où tous les coups sont permis. Il « *cherche toujours l'occasion de susciter la guerre en propageant des rumeurs et en instillant la jalousie dans les cœurs... Il combat dans un camp ou l'autre selon ses sympathies... Il n'est heureux que lorsqu'il tue et qu'il pille. Les autres dieux le haïssent* ».

Quinze ans après l'abolition de l'ordre mondial, une chose - au moins - est claire : d'Albanie aux Aurès, des côtes du Liberia aux montagnes d'Afghanistan ; des suffocants déserts de l'Irak aux thalwegs détrempés du Triangle d'Or, Athéna n'est plus nulle part dans la course.

Arès triomphe.

Haï ou pas, il règne désormais sans partage sur le chaos qu'est devenu la guerre.

Les deux citations proviennent des "Mythes grecs" de Robert Graves, Fayard, Paris, 1967.

Introduction

Les idées sont des armes

Peu d'univers sont aussi mystérieux et flous que celui où évoluent les entités dangereuses du chaos mondial. Des groupes violents clandestins commettent des crimes terribles. Leurs motivations, la genèse de leurs actions, échappent à l'entendement. Ces terroristes, ces mafieux, sont-ils des fous ? Des illuminés ? Des agents provocateurs ? Au fond, qui sait vraiment ? Et les choses s'obscurcissent encore quand on aborde le domaine de la lutte anti-terroriste ou anti-criminelle, celui des services de police et de renseignement, lui aussi trouble, périlleux et méconnu. Là encore, comment le simple citoyen peut-il distinguer le vrai du faux, l'authentique du manipulé, science ésotérique sans doute réservée à quelques ministres et haut fonctionnaires ?

Face au chaos mondial, le consommateur de presse et le chercheur, enseignant ou écrivain sont logés à la même enseigne. Considérant le monde tel qu'il s'offre aux sens, souhaitent-ils aller plus loin que « ce qui est de prime abord familier » ou que « ce qui s'offre immédiatement au regard » ; dépasser « ce qui ne fait que se trouver là aujourd'hui, l'actuel, le plus proche » : ils doivent alors s'extraire de « la sphère des expériences et des conceptions personnelles ». Ils doivent entreprendre une *exploration*.

Mais explorer nécessite un matériel spécifique – surtout s'il s'agit de zones mystérieuses, dangereuses, peu accessibles : l'alpiniste, le plongeur sous-marin, l'astronaute, disposent de tenues permettant d'évoluer en milieu hostile. Que l'exploration soit intellectuelle n'y change rien: nul ne peut sérieusement s'engager dans l'*infrayé* sans outils – conceptuels eux aussi – permettant d'accéder à toute « chose étrangère à l'entendement courant et incommode pour lui ». Car comme le dit puissamment le professeur Jacques Blamont, « Dans un paysage où les lignes de force sont exponentielles avec une constante de temps extraordinairement courte, il convient, pour prévoir les activités qui sont liées à cette évolution et souvent créées par elle, de dégager des *invariants*, c'est-à-dire des concepts autant que possible indépendants de la conjoncture » ¹.

Tout ouvrage visant à penser les menaces nouvelles doit donc s'appuyer sur de tels invariants, bâtir sur un socle conceptuel « indépendant de la conjoncture ». Exposons donc d'emblée nos principes directeurs, les invariants dont nous usons.

Ils sont d'origine philosophique, discipline riche en outils conceptuels puissants – parmi lesquels, l'herméneutique qui vise à éclaircir les textes obscurs. C'est donc à la philoso-

¹ « Introduction au siècle des menaces », Jacques Blamont, Odile Jacob/Sciences, 2004.

phie que nous empruntons nos *invariants*, des outils – un trousseau de clé si l'on veut – pour ouvrir des portes, pour accéder « au-delà de ce que l'entendement naïf aperçoit de prime abord » ; pour sortir du « champ intuitif des connaissances naturelles ». Mais l'architecture philosophique de ce glossaire reste discrète : ce n'est pas une philosophie des nouvelles menaces du chaos mondial.

Voici donc ce que nous considérons comme les deux *conditions constitutives* de l'actuel chaos (*voir ce mot plus bas*) planétaire :

« Ce dont part le mouvement, quelque chose qui n'est pas ce qui se meut ni ce qui devient lui-même, quelque chose qui reste en dehors et ne constitue pas l'étant lui-même, mais qui cause le mouvement, l'impulsion. Le père et la mère pour l'enfant, le litige pour la bataille ».

« Ce par quoi quelque chose commence à être, les fondations dans la construction, la carène pour le navire, le fondement, de sorte en vérité que ce commencement reste auprès de la chose, l'accompagne tout au long »,

Pour votre réflexion, j'ai choisi et ordonné certains des mots et concepts me semblant importants dans une perspective de décèlement précoce et – plus important encore - faisant entre eux système. Les voici, présentés sous forme d'un glossaire raisonné. ²

² Toutes les citations entre guillemets de cette introduction sont extraites des ouvrages suivants de Martin Heidegger : « Platon : Le sophiste », « Les hymnes de Hölderlin, La Germanie et Le Rhin », « Concepts fondamentaux de la métaphysique », « Concepts fondamentaux de la philosophie antique », tous publiés par les éditions NRF-Gallimard.

1 - Bataille, espace, temps

Ce qu'il faut observer

Dans le chaos (*voir ce mot*) mondial du XXI^e siècle débutant, le théâtre d'opération principal est celui des interstices spatio-temporels. Aujourd'hui, tout affrontement doit donc être pensé dans deux dimensions : espaces hors-contrôle et temps.

Espaces incontrôlés : bien sûr d'abord des « zones grises » (*voir ce concept*), étendues intermédiaires entre les territoires vraiment policés par les Etats-Nation réels. Mais aussi, et au cœur même des appareils des Etats développés, les espaces en friche entre ministères, ou les « failles administratives » entre « territoires » particuliers des services (stups', trafic d'êtres humains, terrorisme, contrebande, etc.).

Bataille contre le temps : Les entités dangereuses du chaos mondial n'évoluent pas au même rythme temporel que les stables et régulières machines étatiques nationales. Elles vont soit beaucoup plus lentement (*voir sur ce point : 15 – Flux tendu et urgence*), soit à l'inverse bien plus vite, et dans ce dernier cas, ont aujourd'hui une avance temporelle énorme sur les Etats lourds, ralentis par l'inertie administrative et juridique. Comment ? Pourquoi ?

L'argent criminel circule très vite : à un moment ou un autre, toute entité terroriste ou criminelle doit recycler ou mouvoir du *cash* dans l'économie légitime. A cette fin, terroristes et mafieux disposent de conseillers financiers répondant sur leur vie des sommes gérées pour leurs mandants. Pour dissimuler l'origine des fonds en cause, ces conseillers recherchent sans cesse de par le monde des « niches juridiques » nouvelles, étudient les évolutions législatives et les exploitent sur le champ. A chaque transaction, une *offshore* est créée puis « écrasée » en suivant. Tout va vite.

Effet de lassitude : terroristes et criminels savent que les Etats et les organismes internationaux oublient, se lassent vite. Trop proches du monde virtuel des médias, les dirigeants politiques actuels croient d'ordinaire que tout problème évoqué par eux, par exemple lors d'une interview à la télévision, ou dans un discours à l'assemblée, est *ipso facto* résolu. Voyez les grand-messes mondiales, écologiques ou sociales : « dans cinq ans, les gaz à effet de serre auront diminué de 50% », « dans cinq ans les plus pauvres seront moitié moins nombreux ». Cinq ans après ? Rien n'a changé, ou presque...

2 - Champ préalable d'inspection

Outil conceptuel

En matière de menaces, la société de l'information (*voir ce concept*) élude, néglige le plus souvent la *perspective*³ dans laquelle un acte donné se produit – par exemple un attentat. Or considérer le « champ préalable d'inspection » dans lequel cette menace s'inscrit est primordial pour déceler précocement une menace, car ce champ porte et dirige toute notre compréhension d'un phénomène ; sans sa maîtrise, nulle action durablement efficace n'est possible. Quand l'homme pense peu ou mal – ce qui est fréquent dans la lutte anti-terroriste ou anti-criminelle - quand n'inscrit pas son action dans un « cadre d'exécution et d'opération » approprié, il sombre dans l'activisme irréfléchi ; tel le taureau, il réagit brutalement au chiffon rouge. L'action lui sert de pensée. La pratique précède ici la théorie, quand elle ne la supplante pas.

Il faut donc observer le « champ préalable d'inspection » de toute entité ou situation dangereuse. Ce champ, quel est-il ? Une image l'explique : avoir d'abord saisi ce qu'est le *temps* permet seul de comprendre l'usage d'une montre ; non bien sûr son système mécanique, mais son objet même, sa finalité. Le concept de temps est le « champ préalable d'inspection » expliquant la montre. Et ainsi de suite, pour tout phénomène devant être pensé, notamment terroriste ou criminel.

Dès la philosophie première d'Héraclite et de Parménide ont été perçus les liens formels entre *déceler* et *appréhender*, puis entre *appréhender* et *nommer*. *Déceler-appréhender-nommer* déterminent le « champ préalable d'inspection » dans lequel s'inscrit toute situation devant être pensée : « la compréhension déterminée (*ici, de l'être*) se meut elle-même dans un champ préalable d'inspection déjà déterminé... Cette *anté-spection*, cette *per-spection* ... porte et dirige toute notre compréhension (*ici, de l'être*)... »⁴.

Pour nous, le « champ préalable d'inspection » est le « tour de la question » criminelle ou terroriste ; l'approche attentive de sa réalité ; l'élimination de ce champ de tous les préjugés, illusions, représentations intellectuelles dépassées, mirages, fantasmes, modes et phobies constituant ensemble les « évidences courantes », la « pensée unique », de la société de l'information. Déterminer un « champ préalable d'inspection » fécond, c'est creuser jusqu'au sol ferme et y édifier un socle solide de connaissances, partant duquel on peut diagnostiquer, c'est à dire, avant tout, nommer (*voir ce mot*).

³ Etymologiquement, pénétrer par le regard, en direction de l'avenir.

⁴ « Introduction à la métaphysique », Martin Heidegger, Tel-Gallimard, 2001.

3 – Chaos, chaos mondial, guerre chaotique

Outil conceptuel

La simple observation montre que le monde présent est indéniablement dangereux et menaçant ; elle révèle toute une variété de dangers et de menaces qui sont d'abord d'ordre *criminel* (ici, par opposition à *militaire*) car, au delà de la criminalité organisée transnationale, le terrorisme commet aussi des crimes, sanctionnés par le Code pénal. La nature d'abord criminelle des dangers manifestes du monde présent ; les amorces de symbiose entre acteurs peu visibles et mal prévisibles de la criminalité transnationale et de la scène terroriste ; la distinction toujours plus difficile entre opérations visant à établir ou rétablir la paix (« peacemaking ») ou à la maintenir (« peacekeeping ») ; l'oscillation constante entre assistance, intervention et recours à la force ; l'incapacité de la prétendue « communauté internationale » à juguler l'anarchie internationale, sont les symptômes de la situation chaotique du monde, pour le présent et l'avenir prévisible.

Il importe donc de définir au préalable le terme grec *chaos*.

Le sens le plus lointain de ce mot est statique : le béant, l'abîme, l'ouvert-sans-fond. Dans la Grèce classique, le mot chaos prend un sens dynamique : c'est désormais *l'espace de l'orage* ; ce qui est dépourvu d'ordre et de loi ; le mouvant, livré au perpétuel et changeant afflux du fortuit. Bien plus qu'un chahut momentané, le chaos - le trouble, le précipité, le pêle-mêle, le sens-dessus-dessous - est l'inverse du stable, du constant, du consistant, du déterminable, de l'ordonné. Pour Carl Schmitt enfin, il y a chaos quand « Les puissances ne se combattent plus l'une l'autre, n'agissent plus dans un espace de périls et de menaces constant »⁵.

Venons-en au chaos mondial.

Il y a *chaos mondial*, non parce qu'il y aurait sur la planète *quantitativement* plus d'insurrections, d'escarmouches, d'attentats terroristes, de micro-conflits, de rébellions, qu'auparavant (durant la Guerre froide, par exemple), ni même parce qu'il y aurait beaucoup plus de brigands, de rebelles, de dissidents, que jadis. Il y a *chaos mondial* par manque *qualitatif* de distinction claire entre la guerre et la paix - et même, d'accord sur ce qu'est la guerre elle-même. Aujourd'hui, seuls existent de fait des états vaguement belliqueux, difficiles à cerner et à classer (pressions économiques, interventions armées de nature et d'ampleur diverses, etc.).

⁵ « Impérialisme et droit international : le point de vue de Carl Schmitt », David Cumin, revue « Stratégique », 4ème trimestre 1997, N° 68.

Or dans l'histoire, un ordre international a toujours supposé que ses parties prenantes aient *une seule* vision de l'hostilité, une *idée* commune de la guerre. Pour qu'il y ait ordre international, les adversaires potentiels devaient d'abord simplement se *voir* et se *reconnaître* - physiquement comme juridiquement. D'où, pour le premier besoin, l'uniforme. Pour le second, juridique, l'ennemi devait être « juste » au sens formel du terme, c'est à dire « impeccable ». Ainsi, « Les brigands, les pirates, les rebelles ne sont pas des ennemis, des *justi hostes*, mais l'objet d'une poursuite pénale, que l'on met hors d'état de nuire »⁶. Enfin ces adversaires potentiels devaient avoir une conception analogue du temps.

Mais depuis la fin de la Guerre froide, *l'ennemi ne va plus de soi*.

Ainsi, la confusion a grandi dans un domaine où les choses étaient jadis claires, celui des règles de l'hostilité entre les hommes : en Europe, distinguer l'ennemi du criminel était ainsi la règle depuis la Guerre de Trente ans et les Traités de Westphalie. Cette confusion nous ramène loin en arrière - pas loin en fait de la préhistoire – car elle était pour l'essentiel levée dans la Grèce post-Homérique, qui distinguait clairement l'ennemi de guerre (*polemos*) n'inspirant nulle animosité personnelle de l'être haï, détesté, (*echtros*) à qui l'on souhaite mille morts⁷.

Symptômes du chaos mondial.

Pas de *symptôme* plus manifeste du désordre mondial que la piraterie, typique forme de « guerre hors-statut ». Une forme criminelle très vivace depuis la fin de la Guerre froide : selon *l'International Maritime Bureau*⁸, il y avait dès l'an 2000, 469 attaques (connues) de navires - cinq fois plus qu'en 1995. En 2000 toujours, 72 marins étaient assassinés - 3 en 1999. Or 90% du fret mondial est transporté par des bateaux dont une moitié emprunte des eaux asiatiques, aujourd'hui plutôt anarchiques. C'est en effet entre l'océan Pacifique et l'océan Indien que les 3/4 des 469 attaques de 2000 ont été recensées. Depuis, ces attaques se maintiennent autour de 400 à 500 par an.

Au sein du chaos mondial, éclatent des *guerres chaotiques*.

Ces guerres chaotiques ne doivent pas être confondues avec les « guerres de partisans », plus idéologiques, ni avec les « guerres de bandes » – le concept allemand de *bandenkriege* – plus rurales et localisées. Elles opposent parfois entre elles (sur le continent africain par exemple) certaines des entités instables et mutantes apparues depuis la fin de la Guerre froide dans le champ du terrorisme et/ou de la criminalité organisée transnatio-

⁶ Carl Schmitt, « Le Nomos de la Terre », PUF, collection Léviathan, 2001. La guerre inter-étatique étant pour Schmitt « une action militaire qui se déroule... à l'aide d'armées organisées par un Etat contre de semblables armées adverses, organisées par un [autre] Etat. »

⁷«Guerre et violence dans la Grèce antique», André Bernand, Hachette, 1999.

⁸ Voir « In modern piracy, cell phones join the cutlasses », International Herald Tribune, 19/06/01.

nale : franges fanatisées de religions sinon pacifiques, nébuleuses terroristes, guérillas dégénérées et bandes armées diverses, mafias, cartels, etc. Parfois aussi (Irak, Afghanistan) d'autres de ces entités (ou les mêmes) affrontent des armées régulières du monde développé.

Dans l'absence d'un « nomos » de la terre (*voir ce concept*), la guerre - elle-même chaotique - constitue (pour user d'un terme informatique) le « mode par défaut » de l'hostilité. Si le chaos n'est pas d'abord maîtrisé, toute tentative de mener une guerre différente (« conventionnelle » comme les Américains le souhaitaient en Irak, par exemple), échoue et en revient plus ou moins vite au « mode chaotique par défaut ». Voyons maintenant quelles sont les caractéristiques de ces guerres chaotiques, criminalisées, diffuses et discontinues :

- Leur **théâtre d'affrontement** est mondial. Depuis le 11 septembre 2001, pour prendre ce seul exemple, des salafistes-jihadi de ± 70 nationalités différents ont été capturés dans ± 100 pays, de l'argent jihadi a été confisqué dans 130 pays du monde. Des « batailles » de cette affrontement mondial ont été livrées dans ± 15 pays : Afghanistan – Arabie Saoudite – Egypte – Espagne – Etats-Unis – Grande-Bretagne – Indonésie – Irak – Kenya – Pakistan – Tanzanie – Tunisie – Turquie – Yémen,...

- Leur **dimension spatiale** est telle que le pouvoir territorial de l'Etat-nation y est contesté, voire oblitéré,

- Leur **dimension humaine** révèle la nature, l'essence protoplasmique, voire gazeuse, et mutante de ses acteurs non-étatiques,

- Leur **dimension temporelle** voit ses acteurs étatiques concevoir, user du temps de façon radicalement différent de ses acteurs issus du chaos mondial (*voir sur ce point : 1 – Bataille, espace, temps et 15 - Flux tendu et urgence*).

Dans la jungle d'une guerre chaotique, le terrorisme et le crime organisé (quoique de nature et d'objectifs différents) ne sont plus (comme du temps de la Guerre froide) incompatibles ; sur un lieu et à un moment donné il arrive même qu'ils *s'exigent l'un l'autre*, comme le montrent les symbioses terroristes-criminels sur la scène chaotique de ce qui fut la Somalie, ou aujourd'hui en Irak.

En semblable occurrence, une meute se forme pour dévorer une proie précise (Les Etats-Unis et ses alliés de la coalition) ; ces fauves n'ayant nul projet commun hors cette proie immédiate. Dans le chaos mondial, rien n'est stable, rien ne dure, l'hostilité et

l'opportunisme sont partout. Mille dollars aujourd'hui, cent mille dollars demain ? Attendre n'a pas de sens. Mille dollars aujourd'hui, je prends.

Toute action vise au court terme, l'horizon est celui de l'instant. La meute se forme d'un coup ; l'accord est sur le champ réversible. Dans le chaos mondial, le clan, la jama'a, la « famille », la tribu, la bande sont seuls – et le savent. Le mafieux, le jihadi, le bandit, le narco-guerillero sont des loups pour qui n'est pas un fauve. Seul parfois Dieu est là pour secourir. Mais quel Dieu ! « Ne voyez-vous pas à quoi Dieu réduisit le peuple d'Ad / Qui habitait Irem aux grandes colonnes / Peuple sans égal sur la Terre / Et Pharaon inventeur du supplice des pieux / Tous opprimaient la terre / Et multipliaient les désordres / Dieu infligea à tous le fouet des châtiments / Car Dieu est en embuscade et observe. » [sourate « l'Aurore », 5 :13]

Que faire, qu'éviter, dans une guerre chaotique ? Tels sont les concepts exposés au fil des 30 entrées du présent glossaire :

Eviter :

- La logique de compilation,
- La manipulation de la réalité à fins de propagande,
- Le flux-tendu,
- L'idolâtrie technologique.

Ce qui importe :

- Comprendre (biologie de l'entité hostile),
- Nommer,
- Diagnostiquer à coup sûr,
- Penser ensemble les menaces réelles du monde présent,
- Accéder au décèlement précoce.

4 - Commencement

Outil conceptuel

*(Stratégique, par rapport à **Début**, tactique)* Loin d'être synonymes, *commencement* et *début* recouvrent au contraire des réalités différentes : l'avoir saisi ouvre une voie des plus fécondes, que nous allons donc emprunter. Cette distinction initiale, c'est la philosophie qui nous l'offre :

« *Début – c'est quelque chose d'autre que commencement. Un changement de temps, par exemple, débute par une tempête, mais son commencement consiste dans la totale mutation des conditions atmosphériques qui le prépare. Le début, c'est ce par quoi quelque chose démarre ; le commencement, ce dont quelque chose surgit ... Le début est tout de suite laissé en arrière, il disparaît dans la progression de l'événement. le commencement, l'origine, en revanche, ne vient à apparaître que dans l'événement et n'est pleinement présent qu'à son terme. ⁹»*

« *Le commencement est encore. Il ne se trouve pas derrière nous, comme ce qui a été il y a bien longtemps; tout au contraire, il se tient devant nous. En tant que ce qu'il y a de plus grand, le commencement est passé d'avance au dessus de tout ce qui allait venir, et aussi déjà au-dessus de nous-mêmes, pour aller loin au devant. Le commencement est allé faire irruption dans notre avenir : il s'y tient comme la lointaine injonction à nous adressée d'en rejoindre à nouveau la grandeur ».*¹⁰

Pourquoi observer plus spécialement les *prémises* d'une situation ? Pourquoi privilégier la préhistoire (par exemple) d'une entité dangereuse, et ne pas s'intéresser à son évolution entière, ou à son actualité, comme les médias tendent à le faire ? Parce qu'en matière de danger, l'initial est toujours le plus fort ; le précoce, toujours crucial. (*voir Passé, par rapport à initial*).

⁹ « Les Hymnes de Hölderlin, La Germanie, Le Rhin », *op. cit.*

¹⁰ Martin Heidegger, *Ecrits politiques 1933-1966*, Gallimard, bibliothèque de Philosophie, 1995.

5 - Conformité

Obstacle au décèlement

« Sur la frontière, les événements - comme les sentinelles – tirent sans sommation. » Talbot Mundy ¹¹

Historiquement, le conformisme est de nature passive. Entre dans ce cadre social ce qui relève de la prudence, du suivisme, de l'hypocrisie, de la tartufferie, du je-m'en-foutisme, etc. Mais aujourd'hui, la société de l'information génère – comme par exemple pour la corruption – un conformisme *actif* se surajoutant à sa variante passive, elle, de toutes les époques. Ainsi et à cette fin – la « mise en conformité » - apparaissent aujourd'hui des agents et agences visant à conformer la société aux souhaits, projets et exigences de telle ou telle puissance ou centre de pouvoir – à l'origine, aux décisions du GAFI en matière de blanchiment d'argent.

Nous voici loin de la ringarde et grossière propagande qui, hier encore, matraquait, assénait, imposait : la mise en conformité s'accomplit comme, en informatique, le formatage du disque dur. Ce dernier une fois *conformé*, ou *formaté* (notons la proximité des deux termes), il n'accepte plus que certains logiciels ou fichiers ; les autres sont pour lui illisibles, ou n'existent tout simplement pas.

Dans un domaine donné, l'agent de conformité suscite et configure un « champ préalable d'inspection » (*voir ce mot*) ensuite admis par quiconque y pénètre comme indubitable et incontestable ; certaines options ou opinions y étant impensables, inacceptables et donc rejetées d'avance. Autre proximité avec l'informatique : le fichier rejeté est « illisible » et l'opinion, le propos à éliminer sont, eux, « inaudibles ». Agences et agents de mise en conformité ont pour ce faire un théâtre d'opération tout désigné : la sphère médiatique dont le rôle est l'information, terme dont le sens étymologique est *in-former*, c'est à dire, déjà, mettre en forme. Le terme média désignant ici l'*intermédiaire* entre la nouvelle recueillie à son origine et son consommateur (lecteur du journal,...) après une mise en forme visant à la rendre consommable.

Mais il y a contradiction absolue entre « monochromie » (*voir ce mot*), « conformité » - c'est-à-dire conformisme, qu'il soit spontané, manigancé, actif, passif, informatique ou social – et l'entreprise de détecter, déceler ou pré-voir quoi que ce soit, en matière de renseignement, de sécurité ou de défense. C'est ce que montre d'emblée la philosophie, à partir du concept de *frontière* : « c'est seulement aux frontières que tombent les

¹¹ William Lancaster Gribbon, dit Talbot Mundy (1879-1940), aventurier britannique et auteur de romans d'aventures d'ambiance fantastique.

échéances et que se prennent les décisions » ¹². Intellectuelle ou physique, la frontière est cruciale en terme de défense, de sécurité ou de renseignement. Or le conformisme interdit de *voir* la frontière ; il empêche d'y accéder. Et loin de la frontière, anticiper est impossible ; ne pouvoir y accéder signifie prendre un retard ensuite irrattrapable.

Monochromie et conformisme sont ainsi synonymes d'aveuglement et mènent logiquement au désastre, dès qu'il s'agit de défense, de sécurité et de renseignement. Monochromie et flux-tendu (*voir ces termes*) interdisent de voir – mais aussi de prendre le temps nécessaire pour comprendre – or depuis la nuit des temps, *l'homme ne survit qu'à ce qu'il a compris*.

¹² « Les hymnes de Hölderlin : la Germanie, le Rhin », *op. cit.*

6 - Danger surgissant

Ce qu'il faut observer

« *Le don de voir est moins commun encore que le don de créer* »

Emile Zola, « *Le roman expérimental* » 1880

Pour la philosophie grecque originelle, le *danger surgissant* est analogue à l'éclair dans la nuit : une fulguration révèle par exemple un paysage, l'illumine une seconde, suite à quoi tout sombre à nouveau dans l'obscurité. L'image de l'éclair dans la nuit est d'Héraclite, qui vécut vers 576-480 avant JC., à l'aube même de la pensée. Les traductions du fragment B 64 DK (de ce qui subsiste de son œuvre) sont multiples : « l'éclair gouverne toute chose », « c'est l'éclair qui dirige tout », etc. Ce fragment signifie cependant clairement que « l'éclair qui permet à toutes choses d'être présentes d'un seul coup, procure de la présence pour une très courte durée »¹³.

En d'autres termes : la menace initiale est d'ordinaire une fulguration – d'où la nécessité d'être attentif à tout péril émergeant, lorsque brièvement, il se révèle pour la première fois. Le danger surgissant est ainsi une « déchirure dévoilante » qu'il faut observer avec d'autant plus d'attention que cela seul permet, même brièvement, de discerner la *nature* et les *éléments* du péril – de le comprendre.

¹³ H. G. Gadamer « Les chemins de Heidegger », Textes philosophiques-Vrin, 2002.

7 - Décèlement précoce

Outil conceptuel

Le décèlement précoce des dangers réels du monde présent est une pratique effective, pas un slogan ni une incantation, ni une formule gratuite, quoique séduisante.

Le décèlement précoce est :

- une orientation par rapport à l'écoulement du temps,
- Une conscience de l'importance de la source de tout phénomène, donc :
 - . une recherche d'*a-priori* (de *prius*, qui signifie premier) : « connaître *a priori* quelque chose signifie le connaître d'après sa simple possibilité »¹⁴.
 - . une attention particulière portée au possible : « Le possible l'emporte sur tout ce qui est effectif... dans la mesure où tout ce qui résulte, *ré-sulte*, c'est à dire s'écarte d'une certaine façon, s'éloigne, de la surpuissance de la source »¹⁵.

S'efforçant de penser, non seulement à partir du *réel*, de la *présence*, mais aussi de la *possibilité*, le décèlement précoce s'apparente à la médecine préventive et fournit la capacité :

- d'abord, de repérer, puis d'écarter les apparences – donc d'accéder au réel,
- Ensuite, de poser rapidement et efficacement des diagnostics ;
- Enfin d'agir tôt, avec précision et autorité.

Comprendre ce qu'est la détection précoce impose préalablement de présenter son contraire : la réalisation tardive. Voici à titre d'exemple un extrait du texte lu le 27 août 2002 par le ministre français des Affaires étrangères à la Conférence des ambassadeurs :

« A ces données anciennes se superposent désormais de nouvelles menaces que nourrit l'instabilité du monde : le terrorisme, la prolifération des armes de destruction massive, le crime organisé. Elles font émerger de nouveaux acteurs qui profitent des lacunes de l'ordre mondial, qu'ils soient Etats, mafias, groupes terroristes. Le mouvement leur est propice ; le réseau, nouvelle loi du monde, leur est familier. La route de la soie des temps anciens est devenue un lacs de chemins ouverts : routes du commerce, voies de l'information, des migrations, mais aussi de la drogue, du trafic d'armes, du terrorisme. Enfin, l'économie mondialisée, pauvre de règles et de gendarmes, leur fournit de multiples points d'entrée (...) Le monde bouillonne de projets, d'innovations, d'opportunités. Mais il a aussi sa face d'ombre. Comme les déserts gagnent sur les terres fertiles, les zones grises semblent s'étendre. Les réseaux terroristes ou mafieux pénètrent au cœur de nos métropoles et dans notre tissu économique. Le désordre se répand de manière tantôt brutale, tantôt insidieuse ».

¹⁴ Emmanuel Kant, « Premiers principes métaphysiques de la science de la nature ».

¹⁵ « Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie », Martin Heidegger, NRF-Gallimard, 2005.

Tout ce que dit ce texte est vrai et excellent – mais l’était déjà pleinement en 1992, année où ce diagnostic pouvait déjà être posé en tous points. Dix ans avant ou après, cela importe : à l’époque, ce diagnostic permettait d’élaborer à temps une doctrine d’action contre les périls nouveaux ou subitement plus graves. Donc d’agir tôt – c’est à dire efficacement - sur les territoires hors-contrôle, contre les entités dangereuses. Dix ans plus tard, ce texte rétrospectif se borne à constater, à prendre acte.

Où déceler ? Que déceler, et comment ? Dans le chaos mondial, une multinationale, un Etat sont comme une jeep sur la piste : lancés à tombeau ouvert sur un chemin défoncé et sinueux. Quel est alors le point sensible ? Une expression américaine dit *where the rubber meets the road*. Là où le pneu touche la route. C’est là que se contrôle la trajectoire, qu’on adhère au sol, qu’on évite de verser. Pour un Etat, une multinationale, le danger extrême se situe aussi *where the rubber meets the road*. C’est là que se produit l’échange crucial. C’est une milliseconde *avant* qu’il faut avoir pré-vu, redressé la trajectoire, évité l’obstacle. Tout cela au réflexe, sinon c’est l’embarquée, ou pire. Telle est l’utilité du décèlement précoce, tel est son usage.

Le décèlement précoce est donc une *dé-marche* (décision de s’engager dans une voie) originale, d’ailleurs différente de la prospective ¹⁶, car : « Prendre purement et simplement en chasse le futur pour en prévoir et calculer le contour – ce qui revient à faire d’un avenir voilé la simple rallonge d’un présent à peine pensé – c’est là encore demeurer dans l’optique de la représentation et de ses techniques de calcul » ¹⁷.

Dans un chaos où règne l’attaque inopinée et l’adversaire impalpable, déceler tôt les menaces consiste à chercher la lumière, non vers l’arrière (et le passé), mais vers l’avant (et le futur) ; en effet : « à l’aube, c’est à la lumière du jour encore à venir que l’on voit » ¹⁸. Déceler tôt, c’est donc acquérir le sens de l’observation expert (*voir ce mot*) et ancré dans l’avenir du bourgeon, non de l’arbre adulte. Dans un espace chaotique en effet, le tardif, le rétrospectif ont d’avance perdu. Prolonger les courbes est inopérant. Dans un tel monde, gagner, c’est *prendre les devants* ; on doit y décider, non selon le passé, mais *pour ce qui est à venir*.

¹⁶ La prospective part du passé pour sonder, ou imaginer l’avenir. Les démarches (analogique, intuitive, extrapolative, explicative, etc.) qu’on y pratique sont linéaires et déductives ; on y prolonge des courbes, pour en déduire des évolutions, y découvrir des tendances, cycles, périodes, etc.

¹⁷ « Questions III et IV », Martin Heidegger, Tel/Gallimard, 1990.

¹⁸ Cf. préface de « Qu’appelle-t-on penser ? », Martin Heidegger, PUF-Quadrige, 1951.

8 – Diagnostic

Outil conceptuel

Diagnostic : « Identification d'une maladie d'après ses symptômes ; jugement porté sur une situation, un état, après l'avoir analysé » (*Larousse*)

Chez le médecin, chez le garagiste, ou quand il s'agit de défendre un pays – la phase de diagnostic est cruciale. C'est elle qui in-forme, c'est à dire *donne une forme* - et donc, rend conforme, toute la suite du processus : traitement médical, ou réparations à faire.

Dans un domaine voisin de la « guerre à la terreur », celui de la « guerre à la drogue », examinons les conséquences négatives d'un mauvais diagnostic. Projetant sur autrui sa propre culture du *management*, le gouvernement des Etats-Unis conçoit dans la décennie 90 une stratégie visant à interdire la production et le trafic de la cocaïne : démanteler les deux grands cartels colombiens historiques (Medellin, puis Cali) en détruisant leurs « Centres de commandement et de contrôle », le fameux C³, concept cher au Pentagone. Ces deux cartels sont enfin « neutralisés » en 1996, année où la production de cocaïne en Amérique Andine est estimée à 300 tonnes. Or en 2001, il s'en produit... 730 tonnes ! Conclusion : soit il n'y avait nul C³ à détruire, soit leur destruction n'a produit aucun résultat manifeste... Résultat du mauvais diagnostic : un échec cinglant de la « guerre à la drogue ».

Mesure objective de l'échec de la « guerre à la drogue »

La cocaïne est une marchandise soumise aux lois d'un marché illégal. Pour qu'il y ait succès dans la « guerre à la drogue », il faut et il suffit donc que son prix augmente sérieusement par raréfaction de l'offre, du fait de saisies massives, du démantèlement de réseaux, de confiscation de narco-devises, etc. Or depuis le début de la « guerre à la drogue » - c'est constamment l'inverse qui se produit ! Quand Washington lance en l'an 2000 le « Plan Colombie » anti-narcos, un gramme de cocaïne coûte aux Etats-Unis (dans la rue, en moyenne) 80 dollars. En juin 2003, ce gramme coûte (à pureté analogue) 53 dollars. Sur le long terme, la cocaïne coûte aux Etats-Unis *un cinquième* de son prix du début des années 80¹⁹. En outre, la consommation de cocaïne n'a pas diminué : ces dernières années, la demande est stable aux Etats-Unis²⁰. Enfin, cette « guerre à la drogue » est ruineuse : hors Etats-Unis, elle a coûté 45 milliards de dollars au cours des vingt dernières années.

Plus largement maintenant et s'il s'agit d'une nation, c'est du diagnostic initial que dépendent la guerre ou la paix. Si ce diagnostic est faux, ou biaisé ; si l'on a bâillonné l'avocat du diable... On connaît la suite – voir l'affaire irakienne.

¹⁹ « Cocaine and heroin cost less now than in 1980s. » AFP - International Herald Tribune, 2/12/2004.

²⁰ « Drug war fails to halt Colombia cocaine trail » Financial Times, 7/12/2004.

9 – Dissonance cognitive

Obstacle au décèlement

(Concept psychologique) En français courant, la dissonance cognitive c'est la difficulté qu'éprouve tout homme - surtout dans sa maturité, quand il a des responsabilités importantes - à voir les changements qui s'opèrent dans le réel des choses ; la peine qu'il ressent à admettre ses torts. Même doté d'intelligence et d'une grande expérience professionnelle, l'homme a grand mal, à concevoir, imaginer, des esprits, des individus, très différent de lui-même. Par exemple, à concevoir une culture criminelle ou terroriste.

Dans notre domaine, les hauts personnages comptables de la sécurité ou de la défense de l'Etat ont ainsi souvent une tendance inconsciente à voir des terroristes, des criminels penser et réagir comme eux-mêmes. Ils n'imaginent pas combien ces terroristes, ces mafieux vivent dans un autre univers. Sans effort intense d'imagination - car c'est d'imagination qu'il s'agit ici, pas d'intelligence, ni de capacité à raisonner abstraitement - ces individus sont pour eux quasi-indéchiffrables.

Nombre des hauts responsables de l'action de l'Etat ont ainsi d'énormes difficultés - c'est normal, il ne saurait en être autrement - à imaginer ceux qu'ils doivent combattre ou réprimer. Parfois - là c'est plus gênant - on a aussi le sentiment que, ce qu'est cet autre, ils ne veulent pas le savoir. Souvent dans l'histoire de notre pays, de notre continent, des décisions importantes furent ainsi prises, des lois furent votées, sur la base d'idées reçues, de croyances, de malentendus ou d'illusions.

S'aggravant, la *dissonance* vire à la *rigidité* cognitive. Qui en souffre perd le sens du long terme et simplifie les réalités complexes. Sa tolérance à l'ambiguïté et à l'incertitude faiblit. Assignant les situations nouvelles à un cadre familier, il peine, en cas de crise, à sortir des procédures existantes et peut sombrer dans le déni de la réalité.

10 – Eclosion

Ce qu'il faut observer

“Les forces et les puissances qui font l'Histoire n'attendent pas la science. Christophe Colomb a-t-il attendu Copernic ? Chaque fois qu'une nouvelle percée des forces historiques, qu'une explosion d'énergies nouvelles fait entrer de nouveaux pays ou de nouvelles mers dans le champ de la conscience humaine, les espaces de l'existence historique se déplacent également”. Carl Schmitt ²¹

Perdus dans un monde chaotique, les dirigeants de la « génération 68 » actuellement au pouvoir sont incapables de voir éclore l'œuf du serpent. Ils ne voient le cobra que lorsqu'il mesure 4 mètres de long – de préférence quand il les a mordus. Cependant, l'œuf existe bel et bien, n'est pas fantasmatique - nul cobra ne naît par génération spontanée.

Qui plus est, l'œuf est conçu dans des circonstances connues et maîtrisées. Quiconque observe la conception de cet œuf peut en pré-voir la ponte sans grand risque d'erreur. Cette prévision, qui seule annonce l'éclosion a, en milieu chaotique, un caractère fondamental. Détecter au plus tôt l'éclosion d'une entité dangereuse permet en effet d'être à temps pour – nous usons ici à dessein des mots du quotidien pour montrer que de telles affaires sont anodines pour qui a pré-vu :

- Prendre les devants,
- Et la tuer dans l'œuf.

Ainsi, la jeune génération doit-elle apprendre à être attentive au *commencement* (*voir ce mot*) des phénomènes à risque ; à pré-voir et surveiller les éclosions dangereuses.

²¹ “Terre et mer”, Labyrinthe, 1985.

11 - Expert, expérience

Outil conceptuel

« *L'expérience résulte d'une multitude de souvenirs que la mémoire retient, par le fait de les voir et de les revoir sans cesse ; d'où une connexion bien déterminée dans l'intelligence. Dans la simple perception, je ne vois que des choses isolées. L'expérience concerne une connexion : lorsque telle situation se présente, je dois me comporter de telle manière et non autrement.* » Martin Heidegger « Concepts fondamentaux de la philosophie antique » NRF-Gallimard, 2003

Dès que survient une *tragédie* criminelle ou terroriste, l'expert, celui qui dispose de l'expérience, c'est à dire de l'aptitude à voir et à questionner, intervient. Or face aux professionnels (publics ou privés) de la sécurité, comme aux médias, l'expert est singulier, car sa mission, théorique, est située en amont de la compilation à fin de répression, comme de la narration à fin d'information. Quelle est donc cette singularité de l'expert, et l'originalité de sa mission ?

D'abord, qu'est-ce qu'un expert n'est pas ? Un expert n'est pas un agent d'influence, recyclant (avec retard) les informations - dépourvues de source vérifiable - de tel ou tel service de renseignement.

L'expert n'est pas non plus un dilettante prenant comme hobby telle entité ou individu ; et l'approchant avec les moyens ordinaires disponibles dans la vie quotidienne, partant de ce que la philosophie appelle « monde ambiant ». Car clandestines, protoplasmiques et mutantes, les entités dangereuses issues du chaos mondial évoluent forcément au-delà « des connaissances par ouï-dire ... de ce qui est rendu public, ce qui se colporte, ce qui est à la mode »²². L'expert est désintéressé ; il s'exprime sans intention de propagande ou de désinformation ; sans désir de séduire, ni crainte de déplaire – il ne se soucie pas des conséquences de ses découvertes, même si elles gênent la bienséance du moment ou le politiquement correct.

Ayant dépassé le stade de la simple compilation de « ce qui s'offre immédiatement au regard », l'expert possède des références professionnelles ou académiques vérifiables, ainsi qu'une expérience ; face à une menace ou un acte terroriste, cet expert sait poser un diagnostic. Plus précisément :

- L'expert sait qu'à l'instar des images ou des symboles, les *idées* sont des armes.

²² Cette série de citations : « Platon, le Sophiste », Martin Heidegger, NRF-Gallimard, 2001.

- L'expert n'est pas un comptable, voué à compiler des noms ou des attentats, des entités criminelles ou terroristes. A la suite d'un (parfois long) travail théorique et analytique, par intimité avec le phénomène étudié, l'expert peut détecter un facteur négligé – ou, mieux encore, créer un concept efficace dont après cela, tous profitent.

- L'expert sait que dans les affaires stratégiques le *temps* est un facteur décisif. Il n'est ni dans l'urgence, ni dans le réactif, mais à l'inverse souvent dans le non mesurable et dans l'in-calculable – et toujours dans le temps de la *compréhension*. Il médite les sujets qu'il étudie, situe un phénomène par rapport à l'horizon du temps.

Ainsi, le décèlement précoce (*voir ce concept*) passe d'abord par l'éducation d'experts authentiques, capables :

- De poser les bonnes questions et ainsi, de révéler des faits négligés,
- De faire des diagnostics, non par usage de la boule de cristal, mais en expliquant pourquoi et comment ces diagnostics ont été conçus,
- De former d'autres experts : leur permettre de suivre, au plus près du temps réel, en continu, les évolutions de territoires dangereux, d'entités menaçantes ; d'approcher au plus près leur réalité. Car expertise et expérience se transmettent – ce qui se fait aisément dans d'autres professions (médecine, mécanique, botanique, entre cent autres).

Pour pratiquer le décèlement précoce, l'expert doit être capable :

- de flexibilité intellectuelle,
- d'évoluer sur des terrains chaotiques,
- d'affronter l'imprévisible, de prendre les devants.

En bref, il doit être doté d'un « coup d'œil » et d'une capacité d'évaluation assurée, le rendant capable :

- d'analyser la nature et les évolutions d'entités menaçantes déjà révélées,
- de détecter, délimiter et désigner des menaces nouvelles peu visibles ; ce, non dans la sérénité académique, mais d'urgence, parmi un intense « bruit de fond » médiatique et les avis trompeurs de « spécialistes » douteux,
- d'imaginer comment surveiller ou neutraliser ces entités dangereuses,
- de décider rapidement dans un contexte incertain ; ou, à l'inverse de s'abstenir de toute décision hâtive.

12 - Figures dangereuses du chaos mondial

Ce qu'il faut observer

Dans ces périodes troubles entre deux « Nomos de la terre » (*voir ce concept*), où se chevauchent les cycles historiques, l'un finissant, l'autre débutant, la menace la plus grave n'est pas celle qui semble la plus sérieuse; c'est au contraire celle qui est la plus mal perçue et qui de ce fait, évolue et se renforce dans l'indifférence – voire le mépris - de ceux qui devraient s'en préoccuper.

Ainsi jadis de la guérilla. C'est en 1927 que Mao Zedong lance la première grande « guerre de partisans » du siècle, mais 30 ans s'écourent avant que les états-majors des grandes puissances ne se décident à prendre au sérieux ce type de conflit.

Ainsi aujourd'hui des figures dangereuses du chaos mondial : « gangsterroristes », sectes, guérillas dégénérées, mafias, cartels, entités irrationnelles violentes, milices fanatiques, armées criminelles, etc. Plutôt que d'ignorer ou de les mépriser ces entités menaçantes, les officiels concernés des grandes puissances mondiales devraient tenter de comprendre *pourquoi* elles sont dangereuses ; cela tient en fait à trois caractéristiques cruciales et complémentaires : mimétisme, capacité de séduction, indestructibilité.

Mimétisme : un phénomène vieux comme l'histoire (voir les hérésies chi'ites, Nusayris, Ismaéliens, Druzes, etc ²³), mais négligé. Dans le domaine criminel, nous avons, durant la seconde Guerre mondiale, connu en Sicile de faux antifascistes - vrais mafieux. Durant la Guerre froide, nous avons eu au Triangle d'Or de faux maoïstes - vrais narcotrafiants (le Parti Communiste Birman, PCB), mais aussi de faux anticommunistes - vrais narcos (Unités du Kuomintang repliées en Birmanie, Khun Sa, etc.). Durant la guerre civile libanaise, la féroce milice druze se camouflait derrière le nom de « Parti socialiste progressiste », ce qui valut au pur seigneur féodal druze Walid Joumblatt de se retrouver - imaginons son ébahissement - vice-président de l'internationale socialiste... Les années-fric de la décennie 80 ont produit de faux « golden-boys » - vrais blanchisseurs de narcodollars (Franklin Jurado). Le chaos mondial a vu éclore de fausses ONG de la « société civile africaine » - vraies associations criminelles. Ainsi - surtout en un début de siècle fort bienséant - le premier devoir de l'analyste consiste à rechercher systématiquement ce qu'il y a derrière les allures angéliques, au-delà des discours nobles, sous des oripeaux valorisants.

Séduction : les criminels les plus brutaux, les terroristes les plus sanguinaires, les sectes les plus paranoïaques, sont *séduisants*. La mafia de New York compte vingt sites Inter-

²³ Voir « La nébuleuse : le terrorisme du Moyen-Orient », Xavier Raufer, Fayard, 1987.

net créés par ses « fans »; des bonnes sœurs aident le Sentier lumineux du Pérou, narco-guérilla féroce; des stars d'Hollywood voient en l'« Eglise de Scientologie », la victime d'une Allemagne néo-nazie, etc. Pourquoi cette séduction ? Naïveté idéologique, attrait pour les voyous de dames délaissées, corruption, piété mal placée - cent autres causes encore. Mais le fait est là. Mimétisme plus séduction : le cocktail est toxique. Avec l'indestructibilité, il devient fort dangereux.

Indestructibilité : Entre les entités terroristes ou guerrières du chaos mondial et celles d'hier, du temps de la Guerre froide, *même si elles portent le même nom, et bien que ce soient en apparence les mêmes*, il n'y a en fait plus *rien* de commun.

En effet, l'idéologie qui hier, liait les membres de ces entités *dans les faits*, disparu. Aujourd'hui, le ciment collectif d'une organisation armée, quelle qu'elle soit, n'est plus l'enthousiasme militant, l'idéal révolutionnaire (Brigades rouges, par exemple). La fraternité d'armes, le sentiment patriotique ou de classe, se sont évanouis. Hier il y avait discipline interne - la guerre, ou la clandestinité, l'imposait - mais la terreur était tournée *vers l'extérieur*. Aujourd'hui, la terreur règne *au sein* des organisations : le paradigme dollar y a fait ses ravages et la lutte aujourd'hui est celle de tous contre tous. Méditons la remarque du philosophe allemand Karl Jaspers sur les nazis ²⁴ : « Il n'y avait pas de national-socialiste en qui avoir confiance *parce qu'ils étaient tous terrorisés les uns par les autres* [c'est nous qui soulignons], avec pour conséquence les atrocités et les manquements à la parole donnée ».

Dans « La lutte des classes en France », Karl Marx observait voici un siècle : « Le triomphe de la bourgeoisie a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque et de la sentimentalité à quatre sous dans les eaux glacées du calcul égoïste ». A l'aube du XXIème siècle, oubliées la libération nationale et la révolution mondiale ! Place au dollar ! Les entités dangereuses du chaos mondial, mafias, Tigres tamouls, PKK, GIA algérien, Sentier lumineux, etc. nagent dans les eaux glacées du calcul égoïste : règlements de comptes féroces, purges sanglantes, la terreur est *dans* l'organisation, tous y ont peur de tous. C'est ce terrorisme interne qui fait l'indestructibilité : comment infiltrer une telle entité? Comment y recruter des sources ? Donc comment la comprendre ? Et faute de cela, comment la détruire ?

Figure du Partisan : effacement

Le « Partisan » - L'irrégulier, le guérillero, le moujahid, le résistant - est la figure centrale du combattant de l'ère bipolaire. Le partisan est d'essence politique et révolutionnaire. Le reste peut varier : profondeur de son enracinement; terrain, rural ou urbain, où il opère;

²⁴ « Correspondance avec Karl Jaspers et Elisabeth Blochmann », Martin Heidegger, Bibliothèque de Philosophie, NRF-Gallimard, 1996.

l'idéologie qui l'anime; l'importance, la mobilité, l'agressivité de ses forces; mais pas la *nature* politique du partisan, qui seule le distingue du mercenaire ou du bandit. Durant la Guerre froide - guerre de fronts, de positions - le partisan opère dans les zones disputées ou sur le "territoire" d'un des deux blocs. La superpuissance concurrente lui fournit les moyens de combattre derrière les lignes de l'ennemi, comme la référence idéologique qui consacre sa nature politique. Jusqu'à la chute du Mur de Berlin, la rivalité des superpuissances donne au partisan son espace de manoeuvre ; lui permet d'avancer vers son objectif. Ces opportunités n'existent plus dans le monde actuel. Le Partisan a dû s'intégrer, muter ou disparaître. Un exemple de mutation réussie : le HizbAllah du Liban, qui a pris un virage électoral parfait - sans se départir de ses capacités militaires ou terroristes.

Typologie : les points communs des nouvelles entités dangereuses

Fort divers, les acteurs dangereux du chaos mondial n'en ont pas moins des caractéristiques communes :

- . Déterritorialisation, ou implantation dans des zones inaccessibles,
- . Absence, d'ordinaire, de tout patronage d'Etat - ce qui les rend plus imprévisibles et incontrôlables encore,
- . Nature hybride, pour part « politique », pour part criminelle,
- . Capacité de mutation rapide en fonction du paradigme dollar, désormais crucial,
- . Pragmatisme tendant à prouver le mouvement en marchant - selon la pratique maoïste de « se lancer dans la guérilla pour apprendre à faire la guerre ».
- . Capacités meurtrières énormes, par rapport au terrorisme de la Guerre froide, lui, d'usage symbolique.

13 – Fixation

Outil conceptuel

Dans le monde présent, les entités dangereuses sont certes violentes, sauvages mêmes, mais surtout mouvantes, instables, confuses – elles répugnent à toute *fixation*. Ces entités doivent donc être envisagées, puis combattues, dans leur mobilité même et le plus tôt possible (*voir « éclosion »*). C'est bien sûr impossible à qui conserve une attitude figée et raisonne en fonction du passé – deux réactions typiques d'une vieillissante génération de gouvernants.

Dans le concret, la fixité et le tropisme rétrospectif provoquent une collecte irréfléchie de documents et informations déjà périmés dont on pense (à tort) que la compilation sous forme de bases documentaires va permettre de comprendre et de combattre les dangers émergents. Or :

- « Ce qui permet de distinguer l'illusoire de l'effectivement réel ne dépend pas de l'accumulation d'une énorme quantité de données » ; au contraire, accumuler les données sur l'immédiatement disponible peut rassurer le naïf, mais l'égare en fait. Voir par exemple Internet, méga-base documentaire qui n'est vraiment utile qu'à ses usagers déjà experts, et qui en revanche, égare le néophyte plus qu'il ne l'enrichit.

- Collecter des informations n'est pas penser : on ne peut construire un appareil préventif, donc *ouvert vers l'avant* de lutte contre le terrorisme ou le crime organisé, partant d'une simple addition d'informations (ouvertes ou secrètes), ce pour deux raisons :

. *Pertinence* - Ces informations sont d'ordinaire recueillies conformément aux définitions admises par l'opinion régnante (thème du courant et du routinier),

. *Anachronisme* - Ce que l'on prétend *actuel* retarde toujours sur le *réel* ; faite pour alimenter les médias et l'opinion, l'information statique est par nature inopérante pour toute anticipation. Preuve : nulle opération pro-active ne se fonde sur l'« actualité », ni sur les médias, même « chauds ». Pour agir, les militaires en opération, les *traders* à la Bourse, ont besoin de données « en temps réel », ce qui démontre que l'information d'un côté, le temps réel de l'autre, sont d'ordre temporel différent – et incompatible.

14 - Flux criminels (forces, effets)

Ce qu'il faut observer

Posée sur un stable et large socle géopolitique, la criminologie réaliste observe son champ d'études. Qu'y voit elle de prime abord ? Des flux désormais mondialisés d'êtres humains réduit à l'esclavage, d'argent, d'armes, d'explosifs, de stupéfiants. Elle y constate des attentats, des affrontements, des assassinats. Ce qu'elle perçoit d'abord, ce sont ainsi des *effets*, ces manifestations n'advenant bien sûr pas seuls. Pas plus qu'en biologie, la génération spontanée n'existe en matière criminelle ou terroriste. Les narcotics ne circulent pas dans le vide, les bombes ne sautent pas d'elles-mêmes, l'être humain est rarement esclave de plein gré.

Or « faire l'expérience d'effets signifie déjà : rencontrer des forces ». Mais « une force, d'emblée, est toujours énigmatique... On ne peut jamais constater immédiatement des forces : on trouve toujours seulement des performances, des résultats, des effets. Lesquels sont ce qui est tangiblement réel. Et ce n'est que rétroactivement que nous en arrivons à la conclusion qu'il y a des forces »²⁵.

Ce sont ces forces sous-jacentes que l'expert vrai doit déceler.

²⁵ Martin Heidegger « Aristote, métaphysique O – 1-3, de l'essence et de la réalité de la force », NRF-Gallimard, 1991.

15 - Flux tendu ²⁶ et urgence

Obstacle au décèlement

L'évolution de l'« info-sphère » conjugue changements techniques, comportementaux et organisationnels (psychologiques, même, comme en témoigne notre addiction croissante aux technologies des communications). Notre civilisation devient celle du contact et de la spontanéité. Les entreprises y sont voulues agiles, avec des cycles de décision à boucle de réaction courte et approvisionnement à flux tendu. Or la sécurité en flux tendu (mise à jour de logiciels, d'anti-virus ...) sera toujours plus aléatoire, ce, face à des menaces grandissantes. Pourquoi ?

Conséquence directe de la conception linéaire du temps occidental ²⁷, le flux-tendu est la réponse de la société de l'information à un sentiment d'urgence et d'impatience chronique éprouvé – parfois de façon quasi-pathologique - par les habitants de ses centres urbains. Instable et sous pression, cette société de la cavalcade et de la fuite en avant exige une réactivité immédiate qui tourne vite à la dictature du temps réel, à l'absolutisme du présent.

Or un horizon d'attente à ce point raccourci provoque la disparition de la *réflexion* au profit du *réflexe*. Ne supportant que le mesurable et le quantifiable, le flux-tendu généré par l'urgence bloque en outre tout accès à la profondeur temporelle – donc toute conscience claire de l'avenir. Enfin, comme la griserie de l'urgence ne génère que l'éphémère, le décèlement précoce est difficile dans la société de l'information ; car l'expérience/expertise qu'il suppose ne s'acquiert que lors d'un apprentissage pour lequel n'existe à ce jour nul raccourci technologique décisif.

²⁶ Les deux concepts de flux-tendu et de mimétisme ont été exposés par le professeur Michel Riguidel lors d'une conférence tenue le 11 mai 2005 à l'Université Paris II, associant le Département de recherche sur les menaces criminelles contemporaines (MCC) de l'Institut de criminologie de Paris, et l'Ecole nationale supérieure des télécommunications (ENST), sur le thème « Monde numérique : menaces et vulnérabilité nouvelles. Quelles protections ? Quelles perspectives ? ». Sur l'urgence, voir « Le culte de l'urgence – la société malade du temps », Nicole Aubert, Champs-Flammarion, 2003.

²⁷ Conception occidentale quantitative et linéaire, opposée au temps traditionnel dont l'horizon est Dieu ; marqué par la patience, ce temps cyclique et réversible (celui de ben Laden, par exemple) ignore l'urgence.

16 - Habituel (par rapport à proche)

Outil conceptuel

L'habituel est le contraire du *proche*. L'homme peine à sortir de la « zone des évidences courantes » car : « ce que nous rencontrons tout d'abord, ce n'est pas le proche, mais toujours l'habituel. L'habituel possède en propre cet effrayant pouvoir de nous déshabituer d'habiter dans l'essentiel - et souvent de façon si décisive qu'il ne nous laisse plus jamais parvenir à y habiter ». Ainsi sommes-nous souvent victimes de « l'ivresse de l'habituel ».

Or c'est au contraire la proximité qui est passionnante, stratégique. Ainsi, pour penser, « il faut d'abord que tombent les barrières de l'unaniment admis comme allant de soi et que soient écartés les pseudo-concepts habituels » (ces deux citations : « Qu'appelle-t-on penser ? » op. cit.).

17 - Hybrides

Obstacle au décèlement

La capacité à déceler précocement impose de refuser la fixation (*voir ce mot*), mais aussi la *fixité*. Dans un monde chaotique, ranger une fois pour toutes les entités dangereuses dans de petites boîtes étiquetées, conduit au désastre. Depuis la fin de l'ordre bipolaire du monde en effet, surviennent sous nos yeux des mutations impensables à l'ère précédente : mafias (Cosa Nostra) et sectes (Aum Shinrikyo) passant au terrorisme ; guérillas et sectes – même des unités d'élite - dégénéralant en supplétifs de cartels de la drogue (« Zetas » et Cartel mexicain du Golfe) ; apparition de pseudo-religions criminelles dans des régions entières (culte du « narco-saint » Jesus Malverde au nord du Mexique).

Ainsi donc, qui est rigide, ou encore considère par idéologie (idolâtrie du métissage) tout mélange comme positif et désirable, handicape sa capacité de poser à temps un diagnostic juste sur les entités dangereuses du chaos mondial.

18 - Information (société de l'...), ses maladies

Obstacle au décèlement

Les « maladies » de la société dite « de l'information » car fondée sur l'informatique, s'appellent *monochromie* et *flux-tendu*. (*voir ces mots*)

Se répandant dans la société, la *monochromie* rencontre d'abord la sphère médiatique et le monde politique. Elle y prend la forme d'une « pensée unique » moralisante, rétrospective et peu imaginative.

Le *flux-tendu*, lui, affecte les forces vives de la société : industrie, commerce, finance, communication ; plus, bien sûr, médiasphère et monde politique. Le flux-tendu est aux formes d'organisation traditionnelles de la société ce que le *fast-food* est à la cuisine : un insidieux poison ²⁸. Formatée selon les normes du flux-tendu, la société tend à réagir comme un banc de poissons et finit par perdre tout sens critique.

²⁸ Voir « Le culte de l'urgence », *op cit.*

19 – Menaces présentes du monde réel

Outil conceptuel

Les menaces présentes du monde réel ne peuvent être sûrement appréhendées, contrées, battues, que grâce à des techniques de décèlement précoce (*voir ce concept*). User de ces techniques est désormais crucial, car :

- Le système international se décompose. Conçu après la seconde Guerre mondiale, il a tenu jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle. Mais aujourd'hui, les Etats-Unis sont en crise d'unilatéralisme, l'ONU et l'Union Européenne sont fragilisées, l'Otan se cherche. Au-delà, s'effilochent une foule d'accords de coopération et d'engagements internationaux, jadis conçus pour résister au communisme, entrelacs serré qui permettait de parer certains coups et amortissait au moins les autres. Cette trame pour l'instant défaite, les coups – terroristes ou criminels – toucheront l'Europe plus vite, lui feront plus mal.

- Durant la guerre froide, les menaces visant le « bloc occidental » étaient toutes lourdes, stables, lentes, y compris le terrorisme. Les entités dangereuses du monde présent sont à l'inverse chaotiques, fugaces, a-logiques – parfois fulgurantes. Pouvant provoquer des ravages graves, elles doivent être détectées puis neutralisées au plus tôt.

Ainsi, à l'aube du XXI^{ème} siècle le décèlement précoce est-il crucial – mais ne va pas de soi ; seul s'engage utilement dans cette voie celui qui discerne que *seul ce qu'on n'a pas vu, ce qu'on n'a pas voulu voir, ce qu'on a négligé, ce à quoi on n'a pas cru, est vraiment dangereux aujourd'hui*.

Comment penser les menaces présentes du monde réel ? D'usage, on étudiait le terrorisme et la criminalité organisée dans un champ conceptuel étroit. Le terrorisme était vu comme un phénomène isolé, restreint et finalement, mesurable et maîtrisable. La vieille criminologie faisait du crime un phénomène individuel, psychologiquement ou sociologiquement explicable – voire excusable.

Or depuis la fin de la Guerre froide, terrorisme et crime organisé ont connu une mutation, une mondialisation, des hybridations telles qu'ils débordent largement du cadre étriqué, statique et rétrospectif où ils s'étudiaient jadis. Une approche dynamique, géopolitique et anticipative forme désormais le cadre le plus apte à cerner et penser ces menaces. Disposant d'un horizon (du *chaos* au *nomos*, résorber les zones grises *voir ces termes*) et de concepts orientés vers le précoce, le pro-actif, le préventif, l'alliance novatrice géopolitique + criminologie est l'instrument cognitif d'une telle approche.

20 – Monochromie

Obstacle au décèlement

La société de l'information converge vers un monde plus interconnecté et uniformisé. En informatique et communications, l'étanchéité et l'hétérogénéité des systèmes propriétaires jouent toujours moins leur rôle protecteur. Ce monde décloisonné et monochrome devient vulnérable à nombre d'agressions fortuites ou préméditées, avec de possibles effets domino en cascade, les infrastructures fonctionnant de plus en plus en symbiose.

21 – Nommer

Outil conceptuel

« *Le nom fait faire connaissance. Qui a un nom est connu au loin. Nommer c'est dire, c'est à dire montrer [...] Nommer dévoile, libère de l'abriement* ». « *Les noms sont des mots qui exhibent. Ils présentent à la représentation ce qui est déjà. Par la vertu de l'exhibition, les noms attestent leur souveraineté magistrale sur les choses* » (les deux citations, « Introduction à la métaphysique », op. cit.).

« La réalité est ce par quoi on répond à la question : qu'est-ce que cette chose ? De quoi s'agit-il ? » Répondre à cette question se fait en nommant. Ainsi, nommer tire de l'obscurité, de l'anonymat - donc institue le connu. Que font les savants quand ils découvrent une planète, un animal, une maladie ? Ils les nomment et dès lors, ils existent.

En médecine, ne pas parvenir à *nommer* correctement une maladie, c'est à dire ne pas poser un diagnostic (*voir ce mot*) juste, condamne le patient à dépérir. De même, ne pas pouvoir désigner correctement et à temps une menace condamne la partie attaquée à perdre. Dire cela, est-ce enfoncer une porte ouverte ? Au contraire : les textes ou les déclarations d'officiels abondent, dans lesquels l'entité hostile, le danger grave ne sont pas nommés, ou pire encore, sont simplement *oubliés* – ce, même en présence de menaces patentes et avérées. Pour ne prendre ici qu'un exemple :

. Du 8 au 11 mars 2005 se déroule à Madrid un grand sommet international sur le thème « Démocratie, terrorisme et sécurité », un an après le terrible attentat de la gare d'Atocha (190 morts, 2 000 blessés). Ce sommet rassemble « nombre de chefs d'Etat et de gouvernement présents et passés, d'universitaires renommés, de dirigeants d'importantes organisations internationales, etc. ». Il se déroule « en présence de sa majesté le roi d'Espagne ». Lisons le programme de cette conférence. Le premier panel s'intéresse aux « origines et facteurs sous-jacents du terrorisme » ; le second, s'intitule « affronter le terrorisme » ; Le reste du sommet (Les réponses de la démocratie, le rôle de la société civile) a en fait peu à voir avec le terrorisme.

Ainsi, l'objet même de la conférence, qui est d'exposer le motif pour lequel une telle atrocité est survenue, est absent, car oublié. Pas *un mot* n'est dit sur la cause fondamentale de toute l'affaire : l'existence d'un courant *jihadi* mondialisé, en guerre contre « les juifs et les croisés ». Nulle description n'est proposée de ce courant, de sa nature, de ses évolutions et intentions. On saute de l'archéologie (« origines ») à la tactique réactive (« affronter ») sans effleurer l'essentiel : nommer, évaluer l'entité dangereuse. En effet, comment analyser les « origines et facteurs sous-jacents du terrorisme » si l'on ne sait pas de qui et de quoi l'on parle ? S'agissant des réponses, comment « marginaliser les

extrémistes » dont rien n'a été dit ? Est-il aisé – est-il possible - de marginaliser des fantômes ou des ectoplasmes ? Procéder ainsi, c'est bâtir sur du sable un édifice fictif.

Or l'importance de la démarche de nommer est connue de longue date. Dans son chef-d'œuvre ²⁹ « Classes Laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle », Louis Chevalier établit l'importance de nommer ce qui n'est encore à l'époque qu'une entité aussi floue que menaçante : le monde ouvrier naissant. En la matière, il montre l'importance des « Mystères de Paris » d'Eugène Sue pour les réformateurs sociaux d'alors (notamment les Fourieristes). Ces derniers, dit Chevalier, « ont pris conscience de leur propre condition, l'ont découverte, parce qu'ils trouvaient dans cet ouvrage les images ou seulement les mots qui allaient désormais leur permettre de désigner les faits qu'ils comprenaient mal : impuissants qu'ils étaient à les désigner, à les *nommer* ». Ainsi, *nommer* est crucial.

- Le souverain n'existe que par sa capacité à percevoir puis désigner l'ennemi. Le premier acte de toute entreprise hostile consiste donc à nommer cet ennemi. C'est par exemple ce qu'Oussama ben Laden a fait le 23 août 1996 dans sa « Déclaration de guerre à l'Amérique ».

- Le traitement dépend de la détection préalable d'une maladie, qui n'existe comme telle que quand elle a un *nom*. La guérison n'intervient que quand le diagnostic est correct – donc, quand la pathologie est clairement désignée.

Mais comment parvenir à de tels résultats ? Ce qui permet d'ouvrir un *champ préalable d'inspection*, de nommer, est l'*expérience* d'un *expert* (*voir ces mots*).

²⁹ Plon, 1958. Dernière édition parue : Perrin, « Pour l'histoire », 2002.

22 – Nomos de la terre

Outil conceptuel

Un millénaire et un siècle viennent de s'achever. Durant leur commune ultime décennie, le monde a vécu les affres d'une fin de cycle historique majeur. Pour user du riche concept grec classique repris par le politologue et publiciste Carl Schmitt,³⁰ le « nomos » de la terre a changé en entier.

Substantif du verbe grec « nemein », *nomos* (ordre, statut) s'oppose à *chaos* (*voir ce mot*). « Nomos » possède une triple étymologie : s'emparer (d'une propriété par exemple), la partager et enfin la mettre en valeur - en allemand *nehmen* (prendre, occuper), *teilen* (partager) et *weiden* (mettre en pâture, organiser). Prendre, répartir, exploiter, sont les trois phases essentielles de l'instauration d'un ordre - en l'occurrence, de l'ordonnance globale du monde : « Le *Nomos*, la Loi, est ici la discipline, dans la mesure où celle-ci est la figure dans laquelle l'homme se trouve en présence de lui-même et rencontre le Dieu. Il est l'Eglise et la loi étatique, ainsi que les statuts hérités depuis fort longtemps, qui conservent plus rigoureusement que l'art les conditions vivantes dans lesquelles un peuple s'est trouvé et se trouve en présence de lui-même »³¹.

Au début de la décennie 80, l'explosion du narcotrafic, la prolifération des « zones grises » et des « guérillas dégénérées », signalaient l'abolition imminente d'un ordre mondial structuré et reconnu. Emergence hors de zones incontrôlées de forces destructrices menaçant la sécurité des Etats, l'unité du monde, même : tels sont bien, aujourd'hui comme jadis, les symptômes d'un désordre planétaire majeur. Ces manifestations dispersées annonçaient en effet l'abolition du « Nomos » de la Terre. Et dès juillet 1994, le sommet du G8 (G7 plus Russie) soulignait l'urgence d'une lutte concertée contre le crime organisé international, le trafic des stupéfiants et des substances nucléaires - indices révélateurs de ce chaos planétaire.

Revenons à Schmitt : « L'ordre fondamental, le vrai, l'authentique, repose sur certaines limites spatiales ; il suppose une délimitation, une dimension, une certaine répartition de la terre. L'acte inaugural de toute grande époque est une appropriation territoriale d'envergure. Tout changement important de la face du monde est inséparable d'une transfor-

³⁰ « Le Nomos de la Terre », PUF, coll. Léviathan, 2001. Le mot grec *nomos* parvient au monde conceptuel moderne grâce à la traduction (par *Gesetz*, statut) d'un fragment de Pindare par F. Hölderlin ; texte commenté par M. Heidegger dans « Comme un jour de fête », Gallimard, 1973.

³¹ Carl Schmitt, « Les trois types de pensée juridique », PUF, 1995.

mation politique, donc d'une nouvelle répartition de la terre, d'une appropriation territoriale nouvelle »³².

Selon Schmitt, la Terre a déjà connu trois « nomos » successifs :

. Le premier s'achève par l'exploration des grands océans de la planète. Il est dominé par de puissants empires terrestres, se considérant tous comme le centre du monde.

. Le second « nomos » voit le partage de la planète par les peuples européens. Jusqu'à la première Guerre mondiale, il repose sur un double équilibre : entre terre et mer d'une part, entre nations d'Europe, de l'autre. Il n'y a pas d'ordre international entre 1918 et 1939, période chaotique et belliqueuse.

. Bien plus bref, le 3ème « nomos » va de 1945 à 1989 ; il repose sur l'équilibre de masses, l'une continentale, l'autre terrestre et maritime, et inclut la dimension de l'air et de l'espace. Différence majeure avec le précédent « nomos » : l'interdépendance planétaire. De 1950 à 1990, l'arsenal nucléaire des Etats-Unis et de l'URSS produit ainsi une non-guerre - et l'instauration d'un « nomos » de la Terre. Il disparaît avec le Mur de Berlin, lorsque s'effondre l'empire idéologique communiste - donc l'ordre bipolaire.

Ce tournant historique majeur marque la fin du XX^{ème} siècle politique et le début d'une ère chaotique. Conséquences immédiates : la première guerre du Golfe et, fait inouï depuis un demi-siècle, un conflit grave en Europe, en Yougoslavie. Aujourd'hui, l'édifice des certitudes - géopolitiques, économiques, sociales - du XX^{ème} siècle est à terre. Nous voilà dans une période floue, intermédiaire, dans laquelle nul ordre international ne s'impose.

Concrètement, l'utilité conceptuelle du « nomos de la terre » ressort bien – quoiqu'en négatif – de l'affaire irakienne. Qu'une Terre toujours plus peuplée respecte des règles minimales de discipline ne choque pas le criminologue – qui n'objecte pas aux régulations concertées visant à réduire le chaos mondial. Ici, le « nomos de la terre » prend donc l'allure prosaïque du règlement de copropriété d'un immeuble. Mais mener une opération type Irak avec de raisonnables chances de réussite supposait qu'un nouveau *nomos* ait au moins commencé à être institué. En effet, occuper militairement un pays en plein chaos mondial ne pouvait que tourner à l'avantage des forces chaotiques. Sauf entreprise délibérée de re-colonisation en fonction d'intérêts économiques ou impérialistes, l'instauration d'un nouveau « nomos de la terre » est donc le champ préalable

³² Carl Schmitt, « Terre et mer », *op. cit.*

d'inspection (*voir cette expression*) permettant envisager les opérations de réduction de l'anarchie internationale et de mise au pas des récalcitrants.

Toujours est-il qu'un quatrième « nomos » émergera dans l'avenir, quand apparaîtront de nouveaux équilibres planétaires. Que sera-t-il ? Laissons rêver les voyants et les poètes : « Tant que l'Histoire universelle n'est pas conclue et reste encore ouverte et en mouvement, tant que les choses ne sont pas fixées et pétrifiées à jamais ; autrement dit, tant que les hommes et les peuples ont encore un avenir et pas seulement un passé, un nouveau *nomos* naîtra dans les formes toujours nouvelles que prendra le cours de l'Histoire... » (C. Schmitt, « Le Nomos de la Terre », *op. cit.*).

23 - Nouvelles - nouveau - nouveauté

Obstacle au décèlement

La nouveauté superficielle, la mode par exemple, plaît à l'homme, qui hait en revanche la nouvelle grave et dérangeante. Exemple : au siècle dernier, comment réagit l'académie royale britannique lorsqu'on lui présenta un ornithorynque ? Un animal avec un bec, de la fourrure, une queue comme un castor, pondant des œufs mais allaitant ses petits ? Simple : elle décréta que la bête n'existait pas.

Confronté à la nouveauté, l'homme oscille donc toujours entre deux attitudes. Le sociologue français Pierre Bourdieu les résume ainsi : « l'illusion du jamais vu et l'illusion du toujours ainsi ». Notons cependant une discrète préférence des structures lourdes pour le « toujours ainsi ». Dans le domaine des nouvelles menaces, une réaction fréquente consiste donc à dire : rien de neuf sous le soleil. On connaît ça depuis longtemps. Ce réflexe est classique ; c'est celui, en trois temps, de toute bureaucratie devant une nouveauté dérangeante :

- 1°) C'est un bobard journalistique (variante : un complot visant à nous détourner de nos missions vitales),
- 2°) On sait tout ça depuis longtemps,
- 3°) Le problème - réel, certes, mais infime – a été résolu.

Mais attention : s'éloigner du réel, bricoler des menaces nouvelles/sans l'être/tout en l'étant un peu quand même, empêche d'accéder à la réalité des entités et territoires dangereux - et condamne à la guerre de retard. Car nouveauté il y a bien. On le prouve aisément en usant d'une image prise à Karl Marx, qui compare la révolution à de l'eau sur le feu. Jusqu'à ébullition, celle-ci ne subit qu'une variation de *degré*. Devenue vapeur à 100°, elle change de *nature*. Contrairement à la révolte, ou à l'émeute, la révolution marque un changement de *nature* et non plus de *degré*, dans la réalité politico-sociale d'un pays. Pareil pour les nouvelles menaces.

Concrètement : nier la réalité de ces menaces nouvelles conduit à penser que l'on peut maintenir en l'état les appareils de surveillance des scènes et entités dangereuses, alors qu'ils sont peu adaptés (stables et lents) à ces entités mutantes (instables et rapides). Résultat : aujourd'hui, nos capacités à diagnostiquer *à temps* la dangerosité réelle desdites entités sont encore trop limitées.

24 – Oubli du crime

Ce qu'il faut observer

Les jeunes générations arrivant aux affaires devront résister à une tentation forte : celle de l'oubli du crime, à laquelle la « génération 68 » a cédé. Un oubli du crime qui, pour prendre la guerre d'Irak, est le péché originel de la Maison-Blanche et la source de tous ses malheurs. En Irak en effet, le commandement américain a commis la même erreur que les Croisés en Terre Sainte, neuf siècles plus tôt. Son armée s'est enfermée dans des bases hermétiques (« zone verte » de Bagdad, etc.) et n'en sort plus que lors de brutales opérations coup-de-poing. Livré pour l'essentiel à lui-même, l'Irak a sombré dans la violence terroriste - mais s'est surtout rapidement trouvé subjugué par une criminalité organisée libre d'y organiser d'énormes trafics (êtres humains, stupéfiants, armes, véhicules,...) et de ce fait, bientôt immensément riche.

A titre de comparaison, rappelons un trafic régional sans doute analogue par son ampleur : celui de l'héroïne dans les Balkans (voir plus haut). de 100 à 150 millions de dollars par mois : telles sont les sommes que le crime organisé opérant depuis l'Irak, de Kaboul jusqu'au Caire en passant par Karachi, tire sans doute de ses trafics. Ces criminels rêvent bien sûr de conserver leur actuelle liberté de manœuvre, ce qui suppose que l'armée américaine reste confinée dans les contemporains « Krak des Chevaliers ». Pour la période, l'intérêt objectif des criminels est donc de renforcer, financer et armer toute guérilla – qu'elle soit nationaliste ou ethnique, laïque ou islamiste, pourvu que le chaos perdure... Ce qui fonctionne d'autant mieux dans la région que la structure clanique et tribale de la société autorise, et même favorise, des symbioses de ce type.

Ayant résisté à la tentation d'oublier le crime, les jeunes générations doivent apprendre à apprécier, à mesurer, les dangers réels du monde présent, dans leur complexité et leurs évolutions. Face à ces menaces, elles doivent d'abord apprendre à poser à *temps* (décèlement précoce, *voir ce mot*) des diagnostics *assurés* car, de fait, « la sûreté est recherchée dans la certitude »³³. Pour ce faire, il leur faut assimiler les concepts, le vocabulaire du chaos mondial. (*Voir quatre termes-clé de ce vocabulaire « chaotique » : éclo-sion, fixation, hybrides et vases communicants*).

³³ « Nietzsche », tome II, Martin Heidegger, NRF-Gallimard, 1971.

25 – Passé (par rapport à initial)

Outil conceptuel

« C'est à l'inertie naturelle de l'homme qu'il revient de tout interpréter en fonction de l'antérieur, s'excluant ainsi lui-même du domaine du réel d'ores et déjà en vigueur et de ce qui y est essentiel ». (« Concepts fondamentaux de la métaphysique », ci-après Cfm, *op. cit.*)

« Toutes les interprétations de l'humanité et de sa destination empruntées aux anciennes explications du monde retardent d'entrée de jeu sur ce qui est » : comment alors parvenir au savoir-qui-présent (*voir ce concept*) ? Sur quoi fonder une réflexion stratégique ? Sur un questionnement radical des liens qui unissent *l'avenir* et *l'initial*.

Ici, un fécond renversement de perspective édicte que « la primauté de l'avenir est le vrai sens du temps » et que « l'histoire vient de l'avenir ». Mais que provient-il de l'avenir ? L'initial, le commencement « seul l'inaugural et l'initial ont de l'avenir : l'actuel est toujours, d'emblée, périmé » ... « L'initial est bien quelque chose qui a été, mais rien de passé. Ce qui est passé n'est jamais que ce qui n'est plus, tandis que ce qui a été est l'être qui, encore, déploie son essence » (Cfm, *op. cit.*).

Donnons un exemple concret de cette conception de l'avenir comme rappel du réel original. Observons la pratique de la première entité activiste-islamiste de l'histoire contemporaine, les Frères musulmans (Ikhwan). Celle-ci va marquer indélébilement *tous* ses adhérents et *tous* les groupes qui ont suivi. Et bien sûr les islamistes égyptiens entourant Ben Laden, tous issus de l'Ikhwan et formés par elle dans les prémices de leur parcours *jihadi*.

Cette pratique activiste de l'Ikhwan, est-elle secrète ? Non. On sait précisément pourquoi et comment, en une décennie, les Frères musulmans ont rayonné dans toute l'Égypte d'abord, puis dans le monde arabe, modèle initial de toutes les « guerres de conquête » ultérieures de l'islam activiste, y compris la révolution islamique d'Iran, pourtant chi'ite. On le sait de la meilleure source - Hassan al-Banna lui-même qui en 1928, fonda l'Ikhwan dans la ville égyptienne d'Ismaïlia. Lire les extraits suivants permettrait par exemple de prédire que l'invasion de l'Irak serait un échec, la multiplication des bases U.S. dans la péninsule arabe multipliant les risques de terrorisme, au lieu de les réduire.

Voici deux textes de Hassan al-Banna, que l'exécutif américain aurait dû méditer avant de déclencher la « guerre à la terreur » et d'envahir l'Irak. [Datant de 1938, ces extraits

figurent dans *Les frères musulmans, 1928-1982, comprendre le Moyen-Orient*, d'Olivier Carré et Michel Seurat. Dernière édition : L'Harmattan, 2001.]

Pourquoi se répand l'islam activiste

« Pour ce qui est de l'expansion du Message dans les villages et les villes... Voici ce qui le nourrissait et le faisait grandir, ce Message. Matin et soir, les signes de l'occupation étrangère et de la prééminence européenne crevaient les yeux : le canal de Suez. C'était lui la cause du mal, la racine de la plaie. A l'ouest, le camp militaire anglais avec ses installations et son armement et à l'est, le Bureau général de l'administration de la Compagnie du canal avec son mobilier, son personnel de direction, son ampleur, sa hiérarchie. L'Egyptien, dans toute cette atmosphère, se sentait étranger chez lui... méprisé... Voilà les sentiments qui nourrissaient excellemment et largement le Message des Frères ».

Comment s'organise l'islam activiste

« Naguère nous poussions le Message et nous travaillions à le diffuser ; désormais c'était lui qui nous précédait dans les villes et les villages et nous obligeait à aller à sa rencontre... Le seul lien entre tous ces groupes était la similitude du nom, l'unité du but général - le seul lien mais véritablement le plus fort de tous, car c'était le lien d'un amour profond et d'une coopération confiante... Ces groupes des villes et des villages n'étaient pas restreints, dans leur activité, à l'exécution des directives du Bureau général du Caire. Chacun d'eux agissait selon les besoins de l'endroit... La relation entre le Bureau général d'une part, ses branches et divers organes d'autre part, n'était nullement une relation de commandement ni de simple administration, ni de seul contrôle doctrinal. C'était une relation bien supérieure à tout cela : relation spirituelle avant tout, relation de membres d'une même famille, relations de visites mutuelles en Dieu... Or cela, ce n'est pas un organisme qui le procure, que je sache, c'est une faveur que Dieu donne à qui il veut ».

26 – Pensée non-linéaire

Outil conceptuel

L'apprentissage au décèlement précoce (*voir ce concept*) s'effectue le mieux dans une logique *circulaire* et non *linéaire*. L'entendement courant, lui, « ne peut voir et saisir que ce qui se présente directement devant lui ; il veut ainsi constamment se déplacer en ligne droite et de la chose la plus proche à celle qui suit au plus près » (...) Le *mouvement circulaire*, lui « trouve son élément essentiel (...) dans le regard – possible uniquement lors de la démarche circulaire – jeté vers le centre. Celui-ci, c'est à dire le milieu et le fond, ne se révèle comme centre que dans et pour la formation d'un cercle autour de lui »³⁴.

Notre pratique non-linéaire du décèlement précoce est ainsi fondée sur un souci constant d'anticipation, d'observation de symptômes, le tout permettant de cerner au plus vite un problème, puis d'accéder à son fond.

³⁴ Comme exemple de logique d'enseignement non-linéaire, mais circulaire, voir le programme du diplôme « Analyse des menaces criminelles contemporaines » sur le site www.drmmc.org. Ces deux citations : « Les concepts fondamentaux de la métaphysique », Martin Heidegger, *op. cit.*

27 – Principe

Outil conceptuel

Toute recherche sérieuse, toute entreprise stable et durable se doivent de partir de principes.

Principe est un mot fort, issu de *principium*, commencement (*voir ce mot*) en latin : « le fondement sur lequel quelque chose se tient ; par quoi il est dominé de part en part et dirigé dans toute sa structure et son essence »³⁵. Aborder le niveau des principes appelle donc des perspectives essentielles, des propositions fondamentales. Parmi celles-ci, cruciales pour entreprendre tout décèlement précoce :

- « Nous ne devons pas transformer en critère de vérité ce qui relève de la mode, du trait d'époque ou de la consigne propre à tel ou tel parti » (« Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie », *op. cit.*)
- l'être humain ne *survit* qu'à ce qu'il a *compris*,
- diagnostiquer, c'est concevoir et comprendre,
- les dangers réels du monde présent apparaissent aisément à qui veut vraiment les connaître, l'expérience (*voir ce mot*) permettant ensuite de les hiérarchiser.

³⁵ « Nietzsche », *op. cit.*

28 – Savoir-qui-presentent (le possible comme essence)

Outil conceptuel

Le décèlement précoce consiste à accéder au *possible*, ce 3^{ème} mode de la pensée humaine, certes le plus abstrait, mais celui qui offre aussi la portée la plus longue : 1, l'existant - 2, le nécessaire – 3, le *possible*.

« le possible n'est-il pas une modalité de l'être, à distinguer de l'existant et du nécessaire : il est l'être lui-même ³⁶. » ... « Le possible est certes le non-encore réel, seulement ce non-encore réel n'est pour nous rien de nul. Même le possible « est », son être a seulement un autre caractère que le réel. » (« Concepts fondamentaux de la métaphysique », ci-après Cfm, *op. cit.*)

Prendre le possible comme ligne d'horizon : ce mode de pensée riche et peu exploré nous mène droit au *savoir qui pressentent* : « La pensée dans le pressentiment, et pour lui, est par essence plus rigoureuse et plus exigeante que toute perspicacité conceptuelle formelle exercée en un quelconque secteur du comptabilisable » (Cfm, *op. cit.*). Pour l'époque qui vient, le savoir-qui-presentent permet « de faire attention aux caractères de sa provenance et aux signes de sa venue » (« Qu'appelle-t-on penser ? », *op. cit.*).

De cela, un exemple. Entre 1882 et 1888 ³⁷, Nietzsche (qui le premier pensa dans le mode du pressentiment) imagine les figures du travailleur et du soldat ³⁸, « appellations qui portent déjà de façon décisive [pour le siècle à venir] les principales formes d'accomplissement de la volonté de puissance » (Cfm, *op. cit.*). Pour le XX^{ème} siècle à venir, « travailleurs et soldats donnent accès au réel. Ces termes se prêtent à désigner, en en ébauchant l'essence, la figure dans laquelle l'humanité est en train de se dresser sur la terre » (Cfm, *op. cit.*). Quelle « puissance de calcul », quelle faculté de pressentir en effet : ces figures, Nietzsche les conçoit trente ans avant Weimar, époque où, en effet, « par-delà toutes les doctrines politiques au sens étroit du terme, le travailleur et le soldat déterminent de part en part l'aspect qu'offre le réel » (Cfm, *op. cit.*).

³⁶ Voir « L'absolu technique, Heidegger et la question de la technique », Jean-Philippe Milet, Kimé, 2000.

³⁷ Dans des esquisses réunies en un volume connu sous le titre de « La volonté de puissance ».

³⁸ « Ces deux noms ne sont pas, là, ceux d'une classe du peuple, d'une corporation; ils désignent, en une singulière fusion, le type d'humanité réclamé de façon déterminante, du début jusqu'à l'achèvement de l'ébranlement actuel du monde, le type d'humanité qui donne au rapport à l'étant direction et disposition. Les noms de « travailleur » et de « soldat » sont par conséquent des statuts métaphysiques. Ils nomment la forme humaine d'accomplissement de l'être de l'étant devenu manifeste - cet être que Nietzsche a anticipé et conçu comme « la volonté de puissance ».

29 – Vases communicants

Ce qu'il faut observer

Le décèlement précoce impose de concevoir désormais ensemble, d'un seul tenant, les dangers d'un monde chaotique à l'horizon du temps à venir. Toute pensée à angle étroit, activiste et obnubilée par l'immédiat, perd de vue l'effet de vase communicant entre crime organisé, corruption et terrorisme. Prenant par fermeture d'esprit et précipitation le danger le plus immédiat pour le plus grave, elle se condamne à perdre à long terme tout ce qu'elle croit avoir gagné dans l'urgence.

Aux Etats-Unis après les attaques du 11 septembre 2001, ensuite au Maroc et en Espagne après d'autres attentats sanglants, des gouvernements ont, sous l'effet de la panique médiatique, brutalement « déshabillé Pierre pour habiller Paul », c'est à dire réorienté dans l'urgence le plus gros de leurs appareils de défense et de sécurité vers la lutte anti-terroriste. Ce faisant, ils ont dégarni les fronts de la lutte contre le crime organisé et la corruption, provoquant ainsi une explosion mondiale des trafics illicites.

Or dans les sociétés claniques ou tribales, tout enrichissement du segment « trafiquant » d'un clan criminalisé renforce ipso facto le segment « corrupteur », comme le segment « terroriste » dudit clan. (*voir « Oubli du crime »*).

30 - Zones grises

Ce qu'il faut observer

A l'automne de l'année 1992, un concept nouveau dans le champ des études de sécurité fait son entrée dans le rapport annuel de la commission de la Défense de l'Assemblée nationale : celle de « zone grise », qui accède ainsi au rang de menace majeure ³⁹.

Zone grise : cette expression provient du vocabulaire du contrôle aérien ; elle désigne les secteurs du ciel non couverts par le balayage des radars, aux confins de leur rayon d'action efficace. Comme elle était imagée, nous l'avons adoptée pour désigner ces territoires échappant à tout contrôle étatique, où sévissent des entités criminelles à mi-chemin entre le "politique" et le "droit commun".

La « zone grise » est d'abord un territoire privé de clôture, de frontière. Or d'origine, l'absence anarchique de limites (ici, géographiques, territoriales) est mal vécue par l'espèce humaine : « Au commencement se trouve la clôture. Le monde façonné par l'homme est conditionné en profondeur et jusqu'au niveau conceptuel par la clôture, l'enceinte, la frontière. C'est l'enceinte qui produit le sanctuaire en le soustrayant au commun, en le plaçant sous sa propre loi, en le vouant au divin » [Carl Schmitt, « Le Nomos de la terre », *op. cit.*]

Dans de telles zones, le pouvoir réel a changé de mains au cours de la décennie 80. Et depuis, c'est le « modèle » du Liban en guerre civile (1975-1990) qui s'y est imposé : absence de tout contrôle international, fermeture, décomposition anarchique, contrôle par des guérillas xénophobes et enfin terrorisme. Preuve par le tourisme : désormais, des destinations hier populaires comme le Haut-Nil et le Soudan, une bonne partie de la Cordillère des Andes, le Cachemire, le Pendjab, la moitié nord de Ceylan, etc. ont furtivement disparu des catalogues des agences.

En d'immenses étendues d'Asie centrale en effet (Afghanistan, nord-ouest du Pakistan, Républiques musulmanes de l'ex-URSS, Cachemire, Xinjiang chinois) et d'Amérique latine (Colombie, Equateur, Bolivie, Pérou) le pouvoir réel est désormais exercé par des puissances hybrides. Celles-ci sont le fruit d'une progressive symbiose entre de riches producteurs d'héroïne en Asie et de cocaïne en Amérique latine, d'une part et des gué-

³⁹ "Rapport sur la loi de programmation militaire 1992-1994" du 20/12/1992 : une "notion nouvelle... dans ces régions devenues inaccessibles et hostiles à toute pénétration, aucun gouvernement n'est en mesure de contrôler la situation ou de faire appliquer les règles minimales du droit; peu à peu abandonnées à elles-mêmes, des zones entières risquent de se fermer définitivement et sombre dans une anarchie tragique pour les populations." Rencontrant par la suite un vif succès, le concept de "zone grise" a été imaginé et développé dès 1989-90 dans les séminaires du CERVIP, Centre de Recherches sur la Violence Politique, de l'Institut de Criminologie de Paris, Université Panthéon-Assas, Paris II, puis popularisé dans la presse écrite : "Le Débat" N° 68, jan.-fév. 1992, "La menace des "zones grises" sur la nouvelle carte du monde" et "On les appelle les zones grises...", "L'Express", 23 avril 1992.

rillas dégénérées, de l'autre. En effet, dans des territoires en pleine décomposition sociale, la disparition du bloc socialiste et l'abandon du modèle étatique européen ont, par réaction, précipité nombre de mouvements révolutionnaires armés et de guérillas hors de la sphère du politique.

Intéressant globalement plusieurs centaines de milliers d'hommes en armes, ce phénomène s'est néanmoins produit dans la discrétion : le Sentier Lumineux du Pérou, les Forces armées révolutionnaires colombiennes, le Parti des travailleurs du Kurdistan, les tigres de l'Eelam Tamil ou encore des bandes armées afghanes ont longtemps conservé leur apparence "politique". Mais, privés des subsides accordés jadis par des Etats désormais occupés ailleurs, ou même disparus (URSS), ils opèrent en mercenaires de grands cartels criminels. Certains produisent et vendent eux-mêmes des stupéfiants pour se financer.

Pratiquant la guérilla aussi bien que la corruption ou que le terrorisme, ces coalitions militaro-criminelles, narco-trafiquants plus guérillas menacent les pays développés. Ces "Grandes compagnies" d'un nouveau genre disposent aussi de bases avancées dans les bidonvilles des mégapoles du tiers-monde - Lima, Callao, Bogota en Amérique latine, Karachi en Asie - où nulle police ne pénètre plus depuis longtemps. Dans ces zones chaotiques rurales ou urbaines, ces nouvelles puissances pratiquent localement une économie prédatrice - racket, enlèvements, attaques de convois, pillage des ports et aéroports - et « exportent » des stupéfiants.

Ce contrôle sans partage de véritables sanctuaires par des narco-terroristes, le risque de voir ces entités étendre demain leur domination à d'autres pays, à d'autres continents : tout cela constitue au total l'une des menaces - à la fois extérieure et intérieure - les plus graves du siècle qui débute pour les pays occidentaux.